

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 41

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184392>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rassurons bientôt : c'est une dame qui crie un morceau d'opéra en s'accompagnant sur le piano, parlant par respect.

Nous pénétrons dans l'hospice, je veux dire dans l'hôtel, sans trop examiner les personnes qui sont sur la terrasse, nous nous adressons au bureau et nous demandons si on peut nous loger. On nous répond brièvement : oui. Il est à remarquer que, dans le vocabulaire des grands hôtels, le mot *monsieur* ne désigne jamais un piéton.

Un infirmier nous conduit au dernier étage, transmet ses instructions à une infirmière, laquelle nous introduisit dans deux chambres, dont une à côté d'un smelling-closet, qui distille de l'ammoniaque à narine que veux-tu.

Je me rappelle alors que des dames de notre connaissance avec leurs enfants, tout une smala, doivent être en ce moment en séjour à Machin. Je demande à la fille si Madame *** est logée à l'hôtel.

— Oui, me répond-elle, mais elle est très malheureuse.

— Bah !

— Oui, elle est tombée dans un précépice et s'est fait beaucoup de mal.

— Que m'apprenez-vous ? et quand cela ?

— Voilà quinze jours ?

— Ah ! ça, j'ai vu son mari ce matin et il n'en sait rien.

Bref, il y a confusion de personne, mais le malheur est réel. Je fais la réflexion atroce que si cet accident est bien triste pour la victime, il a dû être une vraie distraction pour les malades des cent quarante-neuf autres chambres. Oh ! le cœur humain !

Après quelques ablutions et un brin de toilette, nous descendons. Je m'adresse au bureau, où je demande après Mesdames *** et ****. Le maître de la chose, qui a fait plus attention à mes souliers qu'à ma question, me répond poliment : « Nous n'avons pas ça. » Heureusement qu'un infirmier, dont l'ouïe et la mémoire excèdent le dédain, se rappelle qu'ils ont ça et que c'est logé à tel et tel numéro. On me dit alors que je pourrai les voir à souper. Soit, puisque c'est la règle de l'hospice.

(A suivre.)

Dans ce moment où le chasseur parcourt monts et vaux à la poursuite du quadrupède le plus doux, le plus innocent du monde, nous nous demandons si les réflexions suivantes de M. de Cherville, ne toucheront pas le cœur des plus intrépides disciples de Nemrod :

Le lièvre est l'éternel proscrit ; pour lui, le danger est partout : dans le champ qu'il hante, dans le buisson qu'il traverse, dans le bois où il s'abrite. Il y a un péril de mort dans tous les actes de son existence : qu'il soit éveillé ou qu'il se repose, qu'il bâille dans son gîte ou qu'il se promène en quête de pousses tendres ou d'amours nouvelles, elle est là qui le guette, qui le menace, sous la forme d'une serre, d'une griffe, d'un piège, d'un fil de laiton, d'un fusil ou d'un chien. Et, contre tant d'adversaires si bien armés, il n'a reçu d'autre sauvegarde, le pauvre animal, que son agilité souvent impuissante. A tant d'imaginations en tra-

vail, à tant de forces déployées, il n'a d'autres défenses à opposer que les instincts que sa misérable condition a développés. La terre, si clémente envers une espèce voisine de la sienne, se refuse à lui ouvrir un asile dans son sein. Il végète mélancoliquement à sa surface, sans autre ressource que de confondre son corps avec le sol, en proie à l'effroyable maladie de la peur. Son sommeil, — si l'immobilité est un sommeil, — n'est qu'une phase de cette longue agonie ; il le prend à l'heure où, pour les êtres doux et inoffensifs comme lui, commence la vie, où l'insecte, où l'oiseau célèbrent le bonheur d'avoir revu le soleil et de s'enivrer une fois encore de sa pénétrante chaleur, de ses réjouissantes clartés. Il semble que la nature ait tenu à lui signifier l'arrêt qui le condamnait à une horrible perpétuité de vigilance ; elle lui a refusé cette opacité des paupières qui assure le repos des autres animaux ; il dort les yeux à peine clos, l'oreille au vent, conservant dans cet engourdissement régénérateur une sorte de sentiment pour l'angoisse, inquiet au bruit d'une feuille que le vent balaye, mais n'osant tressaillir, contraint à dominer ses terreurs les plus poignantes, véritable personnification de l'épouvante. Rêvant, s'il rêve, d'embûches, de traquenards, de coups de fusil, de chiens lui soufflant au poil, et se demandant probablement, le pauvre paria, quel crime il a commis, pour avoir été déshérité de la quiétude, sans laquelle il n'est pas de joie sur la terre.

On na fenna que compreind s'n'homme.

Dou lulus que ion avai nom Timoté et l'autro Diustin trinquoitavon 'na né pè lo cabaret et ma fai l'ein aviont ti dou onna bouna tserdze, que quequelhivon rudo ; mâ tot parâi poivon onco deré papet. Quand l'est que l'ein uron prâo, faille vouâtî dè sè ramassâ et dè s'allâ reduirè ; mâ quand furon frou dâo ban, lè guibaulès pliyivon dèzo la carcasse, que cein lè fasâi brelantsî et que fâillâi lo mouret po allâ frou. Pas petout que dévant, la sâi lâo revegne et Timoté dese à Diustin :

— Vins avoné mè, bâirè 'na gotta dè riquiqui, y'ein é justameint eintanâ onna botolhie hiai, et po dâo bon, l'est dâo bon.

— Oh ! ma fai na, que lâi vu pas allâ, ta fenna est trâo crouie, kâ on dit que le tè taupè.

— Ma fenna ! Eh non de non !... n'est pas veré ; cliâo que lo diont sont dâi dzanlhiâo ; ma fenna est 'na brâva dzein. Et pi ! voudré bin vairè ! Su quie, n'est pas mè que porto lè cotiyons. Et pi que le cresenâi vâi !... Vins adé, tè dio ; le vâo pas pipâ lo mot.

— Du que l'est dinsè, allein !

Ye vont ein trabetseint et po eintrâ tsi Timoté, faillessâi montâ dâi z'égras. Timoté va lo premi et Diustin après, que l'aviont prâo dè mau à sè rateni à la baragne et l'arrevon âo coutset. Quand l'est que Timoté âovresse la porta dè l'hotô, sa fenna qu'einfelâvè dâi favioulès decoutè son crosset, sè lâivè et coumeincè à tè lâi ein débliottâ, mâ dâi totè fortès, que Diustin sè peinsâ : çosse cheint pas tant bon ; et redècheint lè z'égras. Ora ne sè pas se Timoté vollie quequelhî oquiè à sa fenna, mâ tantîa que la Rosine lâi administrâ 'na tôla motchâ que lo pourr' homme ve tot épélûâ et que rebedoulâ avau lè z'égras iô Diustin étâi dza, que tegnâi lo péclliet dè la porta po tracî frou.

— Te vâi, que fe à Timoté, lâi fâ bio per tsi